

## Lettre à la galaxie anarchiste

Sans y être invité, nous pénétrons par cette lettre dans un débat qui n'est pas le nôtre. Et qui ne sera jamais le nôtre, parce qu'il est posé sur un terrain qui nous semble rester stérile pour la quête des perspectives insurrectionnelles et les idées et activités anarchistes qui mettent leur attention là-dessus. Pourquoi alors écrire une telle lettre, pourrait-on se demander ? Parce qu'il n'y a rien qui nous est aussi chaud au cœur que la révolte libératrice et destructrice, que la lutte pour la subversion de l'existant ; parce que nous continuerons toujours à nous reconnaître dans tous les compagnons qui, poussés par un désir de liberté, vont à l'assaut des structures et des hommes de la domination ; parce que nous valorisons infiniment la force de la volonté individuelle, la recherche de la cohérence et le courage de malgré tout, essayer de mettre le feu à la poudrière. Ne considérez pas ces prémisses comme une vaine tentative de passer de la pommade ; elles sont sincères, tout comme l'est notre préoccupation face à l'amputation volontaire du champ de bataille anarchiste.

Lettre à la galaxie anarchiste

[tabularasa.anarhija.net](http://tabularasa.anarhija.net)

Ne mâchons pas les mots : plus que jamais, il y a besoin de l'intervention destructive des anarchistes, plus que jamais, c'est le moment d'intensifier nos combats, d'aller à la recherche de possibilités et d'hypothèses pour étendre la révolte, rendre possible l'insur-

rection et accélérer ainsi le possible bouleversement de ce monde. Mais ce besoin et cette pulsion ne nous exempte pas de l'obligation de réfléchir sur le quoi, où, quand, comment et pourquoi.

Pour ne pas y aller par quatre chemins : quelles raisons poussent des anarchistes (sachant qu'on n'a pas de problèmes à comprendre les raisons des autoritaires) à revendiquer systématiquement leurs actes et à les signer avec des sigles entretemps devenus mondiaux ? Qu'est-ce qui leur porte à croire que la question difficile des perspectives peut être résolue en mettant une revendication sur internet ou en l'envoyant aux médias ? Qu'est-ce qui fait qu'aller sur un tel chemin semble aujourd'hui être associé à une profonde forme de cohérence entre penser et agir, entre idées et pratiques, alors qu'il s'agit plutôt d'une liquidation illusoire de la tension permanente entre la théorie et la pratique, celle qui devrait exister et qui est certes la force propulsive derrière la lutte anarchiste ?

Cette manie qui semble faire boule de neige, risque d'éclipser rapidement les autres actes de révolte. Non seulement les actes des anarchistes qui se passent joyeusement de la pilule amère et toujours décevante de la revendication, mais aussi et peut-être surtout plus généralement tout le panorama de rébellion et de conflictualité sociale. Voilà peut-être une des « raisons » qui nous a incités à écrire ce texte. En avoir marre d'éprouver et de constater que le champ de bataille anarchiste, le champ de bataille de l'attaque, du sabotage et de l'expropriation sont toujours plus assimilés avec un sigle et en tant que tel, avec une représentation politique ; en avoir marre de voir comment les horizons se réduisent faussement à deux choix contradictoires uniquement en apparence : soit on choisit pour l'anarchisme « gentil » et on se met à courir derrière des assemblées, des mouvements populaires et des syndicats de bases ; soit on choisit l'anarchisme « méchant », et alors on est gentiment prié de tamponner ses contributions à la guerre sociale avec un sigle – et sinon, d'autres le feront à ta place.

Car nous aussi, nous passons à l'attaque. Nous aussi, nous sortons pour saboter la machinerie du capital et de l'autorité. Nous aussi, nous choisissons au quotidien de ne pas accepter une position de mendiant et de ne pas ajourner l'expropriation nécessaire. Seulement, nous pensons que nos activités font simplement partie d'une conflictualité sociale plus large, une conflictualité qui n'a besoin ni de revendications ni de sigles. Seulement, nous pensons que ce n'est que quand les actes sont anonymes, qu'ils peuvent être appropriés par tout le monde. Seulement, nous pensons que tamponner des actions d'attaque les catapulte du champ social vers le champ politique, vers le champ de la représentation, de la délégation, de la séparation entre acteurs et spectateurs. Et comme ça a souvent été répété dans ce type de débats, il ne suffit pas de proclamer le refus de la politique pour qu'il soit effectif. Le refus de la politique se trouve entre-autres dans la cohérence entre les moyens et les fins, et il n'y a pas d'instrument plus politique que la revendication, tout comme le sont la carte-membre, le programme et la déclaration des principes de base.

De plus, on voit bien sévir une confusion qu'on veut, une fois de plus, souligner et combattre, car il nous est indigeste de continuer à observer des significations qu'on donne ces jours à certains concepts, comme par exemple l'informalité. Le choix pour un mouvement anarchiste informel et autonome, c'est un choix qui signifie le refus des structures fixes, des organisations de membres, des fédérations centralisatrices et unificatrices ; *et donc aussi de signatures qui reviennent tout le temps, si ce n'est de toute signature*. C'est le refus de dresser des programmes, c'est le bannissement de tous les moyens politiques ; *et donc aussi des revendications programmatiques, peut importe s'ils s'auto-dénoient, digitalement, formels ou bien « informels »*. En sens positif, l'informalité est pour nous un archipel sans bornes et non circonscrit de groupes autonomes et d'individus autonomes, qui entre eux forgent des liens basés sur l'affi-

[20 novembre 2011]

nité et la connaissance réciproque et qui, sur cette base là, décident de réaliser des projets communs. C'est le choix pour des cercles petits et affinitaires qui font de leur autonomie, leurs perspectives et leurs méthodes d'action la base pour construire des liens avec d'autres. L'organisation informelle n'a donc rien à voir avec des fédérations, des acronymes ou des sigles. Et que faisait parler certains compagnons non seulement d'informalité, mais aussi d'« insurrectionnalisme » ? Au péril de ternir l'ample panorama d'idées, d'analyses, d'hypothèses et de propositions, on pourrait dire que « l'insurrectionnalisme » est l'ensemble des méthodes et des perspectives qui, en partant d'un anarchisme sans compromis, cherchent à contribuer à des « situations insurrectionnelles ». L'arsenal des méthodes dont y disposent les anarchistes, est énorme. Il faut comprendre que l'utilisation de certaines méthodes (agitation, attaque, propositions organisatrices etc.) ne signifient en soi que très peu : ce n'est que dans une *projectualité* réfléchie et évoluant qu'elles acquièrent leur sens dans la lutte. Brûler un bâtiment de l'Etat est sans doute toujours bon, mais ne signifie pas *en soi* de s'inscrire dans une perspective insurrectionnelle. Et ceci vaut encore moins pour le choix de, par exemple, cibler les attaques plutôt contre des objectifs centraux et médiatiques avec la confession de foi qui en va de pair ensuite. Ce n'est pas un hasard si dans les différents moments de projectualités insurrectionnelles, l'emphase a surtout été mis sur des *attaques modestes, reproductibles et anonymes* contre les structures et les hommes toujours plus décentralisés de la domination, ou sur la nécessité de sabotages ciblés d'infrastructures, des sabotages qui n'ont besoin d'aucun écho médiatique pour atteindre leur but, c'est-à-dire la paralysie, par exemple, des flux de transports, de données et d'énergie du pouvoir.

Il nous semble que derrière l'actuelle manie de revendications ne se cachent pas trop de perspectives – ou au moins, nous avons du mal à les apercevoir. En effet, et par là nous ne voulons d'aucune manière enlever quoi ce soit à la rébellion sincère et courageuse de

teurs, des écrivains, des casseurs, des émeutiers et ainsi de suite. Rien ne serait plus pénible que de se retrouver, face à la possibilité de la tempête sociale à venir, tellement désarmés que chacun ne dispose d'une seule spécialité. Rien ne serait plus fâcheux de devoir constater dans des conditions sociales explosives, que les anarchistes s'occupent trop de leur petit jardin pour être capables de réellement contribuer à l'explosion. Rien n'aurait plus le goût amer d'occasions ratées quand, par le focus exclusif sur le ghetto identitaire, on renonce à découvrir nos complices dans la tempête sociale, à forger des liens d'idées et de pratiques partagées avec d'autres rebelles, à rompre avec toutes les formes de communication médiée et de représentation afin d'ouvrir de l'espace pour une vraie réciprocité qui se fait allergique à tout pouvoir et domination.

Mais comme toujours, nous refusons de désespérer. Nous savons qu'encore beaucoup de compagnons tâtent, dans l'espace et le temps où tout spectacle politique est conséquemment banni, les possibilités pour atteindre l'ennemi et pour forger, à travers la diffusion d'idées anarchistes et de propositions de lutte, des liens avec d'autres rebelles. C'est probablement le chemin le plus difficile, car jamais il n'y aura de reconnaissance pour ça. Ni de l'ennemi, ni des masses et en toute probabilité, ni d'autres compagnons et révolutionnaires. Mais nous portons en nous une histoire, une histoire qui nous relie avec tous les anarchistes qui ont ardemment continué à refuser de se laisser inclure, que ce soit dans le mouvement anarchiste « officiel » ou dans le reflet luttarmiste de celui-là. Qui ont toujours continué à refuser de détacher la diffusion de nos idées de la manière dont on les diffuse, et cherchaient donc à bannir ainsi toute médiation politique, la revendication incluse. Qui sont peu intéressés à savoir qui a fait ceci ou cela, mais qui le relient avec leur propre révolte, avec la propre projectualité qui se déploie dans la seule conspiration que nous voulons : celle des individualités rebelles pour la subversion de l'existant.

ces compagnons, il semble que c'est surtout la reconnaissance qui est recherchée. Une reconnaissance par l'ennemi, qui complètera rapidement ses listes d'organisations terroristes, signifie souvent le début de la fin : l'ennemi se met alors en route pour isoler une partie de la conflictualité plus large. Un isolement qui n'est pas seulement le présage de la répression (et en fait, ceci ne compte pas vraiment, car la répression est toujours là – loin de nous de commencer à pleurer sur le fait que le pouvoir suive les activités anarchistes avec défiance, et donc les poursuit), mais surtout, *et voilà le plus important*, que c'est la meilleure manière pour contrer une éventuelle contamination. Dans l'état actuel du corps social, qui est malade et en train de pourrir, le pouvoir ne peut se souhaiter rien de mieux qu'un couteau bien reconnaissable et circonscrit qui essaye d'entailler un peu ici et là, et il n'y a rien qu'il craint plus qu'un virus qui risque de contaminer de façon insaisissable et donc incontrôlable tout le corps. Ou est-ce qu'on se trompe et s'agit-il peut-être d'une reconnaissance par les exploités et les exclus ? Mais est-ce que ne sommes-nous, les anarchistes, justement pas les ennemis de toute forme de délégation, d'exemples illuminés qui souvent ne font que légitimer la propre résignation ? Certes, nos pratiques peuvent être contagieuses, nos idées d'ailleurs encore plus, mais uniquement quand elles remettent la responsabilité d'agir à chaque individu particulier, distinct ; que quand elles démasquent la résignation comme étant *un choix individuel*. Faire enflammer les cœurs, certainement, mais quand elles ne disposent pas de l'oxygène d'une propre conviction, elles s'éteindront rapidement et s'en suit, dans le « meilleur » des cas, qu'un peu d'applaudissements pour les martyres en devenir. Et encore, car maintenant que la médiation politique (partis, syndicats, réformisme) s'épuise petit-à-petit et devient de fait dépassée ; maintenant que la rage peut librement tendre les mains vers tout ce qui détruit la vie, il serait vraiment trop ironique si les insoumis de la politique par excellence, les anarchistes, reprennent le flambeau de la représentation et, en suivant l'exemple des prédécesseurs autoritaires, séparent la

conflictualité sociale de la subversion immédiate de tous les rôles sociaux. Et peu importe s'ils voudraient faire ça en se mettant à la tête des mouvements sociaux, en entraînant par la rhétorique des assemblées populaires ou en tant que groupe armé spécifique.

Ou s'agit-il d'une aspiration vers la « cohérence » ? Malheureusement, il y en a toujours eu de ces anarchistes qui échangent la recherche de la cohérence pour des accords tactiques, des alliances écoeurantes et des séparations stratégiques entre les moyens et les fins. Une cohérence anarchiste se trouve entre-autres certes dans la négation de tout ça. Mais par ça, ce n'est pas dit que par exemple une certaine condition de « clandestinité » serait plus cohérente. Quand la clandestinité n'est plus vue comme une nécessité, que ce soit à cause de la chasse répressive ou parce que sinon, il devient impossible de réaliser certaines actions, mais plutôt comme une espèce de summum d'activité révolutionnaire, il y a peu qui reste encore debout du fameux *a-légalisme*. Au lieu de rechercher la cohérence au-delà des lois et des commandements et donc d'accepter l'affrontement, le légalisme est simplement renversé en « illégalisme » où, tout comme dans le légalisme, le caractère subversif d'activités est quantifié et mesuré par la possible peine de prison correspondant. Le refus du légalisme n'est certainement pas la même chose que le choix absolu pour « l'illégalisme ». Il suffirait peut-être de faire un parallèle facile avec la situation sociale en Europe pour s'en faire une image : ce n'est pas parce que des milliers de gens se retrouvent de fait dans une situation de « clandestinité » (les sans-papiers), qu'ils deviennent alors *automatiquement et objectivement* une menace pour le légalisme et pourraient ainsi être perçus comme des « sujets révolutionnaires ». Pourquoi serait-il autrement pour des anarchistes qui se retrouvent dans une condition de clandestinité ?

Ou s'agit-il de faire peur à l'ennemi ? Comme on le rencontre assez souvent dans les revendications, il existe apparemment des

jettent l'impulsion de mettre ici et maintenant le feu à la poudrière. Dans le miroir déformant, le refus de l'idéologie de la lutte armée devient le refus de la lutte armée tout court. Evidemment, il n'y a rien de moins vrai, mais il n'y a plus d'oreilles qui veulent entendre ça, l'espace de discussion est asséché. Tout est réduit à penser dans des blocs, pour ou contre, et la voie, selon nous la plus intéressante, du développement des projectualités insurrectionnelles, est définitivement mise de côté. A la grande joie des libertaires formels et des pseudo-radicaux que comme des forces répressives, qui ne veulent rien de plus que l'assèchement de ce marécage.

Car qui veut aujourd'hui encore discuter sur des projectualités quand le seul rythme qu'on donne à la lutte, est devenu la somme des attaques revendiquées sur internet ? Qui est encore à la recherche d'une perspective qui veut faire plus que juste rendre quelques coups ? Et, répétons-le, aucun doute là-dessus : donner des coups est nécessaire, ici et maintenant, et avec tous les moyens que nous croyons adéquats et opportuns. Mais le défi de développer une projectualité, qui vise à essayer de faire déchaîner, faire étendre ou faire approfondir des situations insurrectionnelles, exige bien plus que juste la capacité de donner des coups. Ça exige le développement des idées propres et non pas répéter ce que d'autres disent ; la force de développer une réelle autonomie en termes de parcours de lutte et de capacités ; la quête lente et difficile d'affinités et d'approfondissement de la connaissance réciproque ; une certaine analyse des conditions sociales dans lesquelles nous agissons ; le courage de jeter des hypothèses pour la guerre sociale afin de ne plus courir derrière les faits, ou derrière nous-mêmes. Bref, ça n'exige pas uniquement la capacité de savoir utiliser certaines méthodes, mais surtout les idées sur comment, où, quand et pourquoi les utiliser, et là encore dans un mélange nécessaire avec tout un éventail d'autres méthodes. Sinon, il ne restera plus d'anarchistes, mais juste une série de rôles bien tristes et circonscrits : des propagandistes, des squatteurs, des combattants armés, des expropria-

En retournant vers le monde des fronts et des sigles, on pourrait par exemple comprendre comme signe précurseur du proche enfermement dans un cadre autoréférentiel, les références obligées aux compagnons incarcérés. Il semble qu'une fois des compagnons incarcérés par l'Etat, ils ne sont plus des compagnons comme nous tous, mais surtout des compagnons « incarcérés ». Les positions dans ce débat déjà difficile et pénible sont tellement fixées qu'il ne reste que deux options : soit l'exaltation absolue de nos compagnons incarcérés, soit le dégoût absolu qui s'enraye vite dans un renoncement à encore donner corps et âme à la solidarité. Y-a-t-il encore du sens à répéter que nos compagnons qui se trouvent dans les geôles ne se trouvent pas au-dessus ou en-dessous des autres compagnons, mais simplement parmi eux ? Est-ce qu'il n'est pas effrayant de voir que malgré les nombreuses luttes contre la prison, l'actuel tournant revient de nouveau avec les discours sur les « prisonniers politiques », désertant une perspective plus large de lutte contre la prison, la justice etc. ? En fin de compte, nous risquons d'achever ce que l'Etat cherchait à obtenir en enfermant nos compagnons : en en faisant des points de références centrales, abstraits et à exalter, on les isole de l'ensemble de la guerre sociale. Au lieu de chercher des manières pour entretenir au-delà des murs des liens de solidarité, d'affinité et de complicité en plaçant le tout radicalement au sein de la guerre sociale, la solidarité se borne à citer les noms à la fin d'une revendication. Ceci génère en plus un mouvement en cercle assez vicieux sans trop de perspectives, une surenchère en attaques « dédiées » à d'autres, plutôt que de trouver la force dans soi-même et dans le choix du quand, comment et pourquoi intervenir dans les conditions données.

Mais la logique du luttarmatisme est implacable. Une fois mise en route, il semble que peut rester encore à en faire. Tous ceux qui n'adhèrent pas ou n'en prennent pas la défense, sont assimilés à des compagnons qui ne veulent pas agir ni attaquer, qui soumettent la révolte à des calculs et des masses, qui ne veulent qu'attendre et re-

anarchistes qui croient pouvoir faire peur au pouvoir en faisant des menaces, en publiant des photos d'armes ou en faisant exploser quelques bombes (et parlons même pas de la pratique abjecte d'envoyer pêle-mêle des colis-piégés). Face aux massacres quotidiens organisés par le pouvoir, ceci témoigne d'une particulière naïveté, surtout pour des ennemis du pouvoir qui ne se font pas d'illusions par rapport à des puissants plus compréhensifs, un capitalisme à visage humain, des rapports plus justes à l'intérieur du système. Si, malgré toute son arrogance, le pouvoir craint quelque chose, ce serait certes la diffusion de la révolte, la dissémination de la désobéissance, les cœurs qui s'enflamment hors de tout contrôle. Et c'est clair que les éclairs de la répression n'épargneront aucunement les anarchistes qui veulent y contribuer, mais ceci ne prouve d'aucune manière combien « dangereux » nous sommes. La seule chose que ceci voudrait peut-être dire, c'est combien dangereux serait-il si nos idées et pratiques se diffusaient parmi les exclus et les exploités.

Ça continue alors de nous étonner combien l'idée d'une sorte d'ombre ne séduit plus les anarchistes d'aujourd'hui, au moins, ces anarchistes qui ne veulent pas se résigner, attendre ou construire à l'infini des organisations de masses etc. Autrefois on en était fier : faire tout notre possible pour faire étendre le marécage de la conflictualité sociale et le rendre ainsi impénétrable pour les forces de la répression et de la récupération. On n'était pas à la recherche de la lumière des spots, ni à la gloire des guerriers ; dans l'ombre, dans la partie obscure de la société, on faisait notre contribution à la perturbation de la normalité, à la destruction anonyme des structures du contrôle et de la répression, à la « libération » par le sabotage de l'espace et le temps pour que les révoltes sociales puissent poursuivre leurs cours. Et fièrement, on diffusait ces idées, de manière autonome, sans avoir recours à des échos médiatiques, loin du spectacle politique, même « oppositionnel ». Une agitation qui ne recherchait pas à être filmée, à être *reconnue*, mais qui voulait par-

tout encourager la rébellion et forger des liens, dans cette révolte partagée, avec d'autres rebelles.

Aujourd'hui nombre de compagnons semblent préférer la solution facile d'une *identité* à la diffusion des idées et de la révolte, réduisant ainsi par exemple les relations affinitaires à *l'adhérer* à quelque chose. Evidemment, il est plus facile de prendre et de consommer des opinions prêtes-à-porter des rayons du supermarché militant, plutôt que d'élaborer un propre parcours de lutte qui en rompt avec. Evidemment, il est plus facile de se donner l'illusion de force par un sigle partagé que de comprendre que la « force » de la subversion se cache dans la mesure et la manière où elle réussit à contaminer le corps social avec des idées et des pratiques libératrices. L'identité et « la formation d'un front » offrent peut-être la douce illusion de signifier quelque chose, surtout dans le spectacle des technologies de communication, mais ne détruit pas le moindre obstacle. Pire encore, ceci manifeste tous les symptômes d'une vision peu anarchiste sur la lutte et la révolution, une vision qui croit pouvoir mettre en place, face au mastodonte du pouvoir, de manière symétrique, un illusoire mastodonte anarchiste. La conséquence inévitable, c'est l'horizon qui rétrécit et qui finit par du nombrilisme peu intéressant, quelques coups sur les épaules ici et là et la construction d'un exclusif cadre autoréférentiel.

Il ne nous étonnerait pas que cette manie paralyserait d'avantage le mouvement anarchiste autonome quand il s'agit de notre contribution aux révoltes toujours plus fréquentes, spontanées et destructives. Enfermés dans l'autopromotion et l'autoréférentiel, avec une communication qui se réduit à la publication de revendications sur internet, il ne semble pas que les anarchistes puissent faire grand-chose quand le bordel éclatera près de chez eux (à part les quelques explosions et incendies habituels, souvent contre des cibles que les révoltés eux-mêmes étaient déjà très bien en train de détruire). Au plus que nous semblons approcher la possibilité d'in-

surrections, au plus palpable ces possibilités deviennent, au plus les anarchistes semblent apparemment ne plus vouloir s'intéresser à l'insurrection. Et ceci vaut aussi bien pour ceux qui se noient dans le repris du rôle de la gauche mourante que ceux qui sont en train de s'enfermer dans une quelconque idéologie de la lutte armée. Mais clarifions un instant ce dont il s'agit quand on parle de perspectives insurrectionnelles et d'insurrection. Il ne s'agit là certainement pas d'une simple multiplication du nombre d'attaques, et encore moins quand celles-ci semblent (vouloir) devenir le terrain exclusif des anarchistes avec leurs fronts. Beaucoup plus qu'un duel armé au singulier avec l'Etat, l'insurrection est la rupture multiple avec le temps, l'espace et les rôles de la domination, une rupture forcément violente, qui pourrait devenir le début d'une subversion des rapports sociaux. Dans ce sens, l'insurrection est plutôt un déchainement social qui dépasse le simple fait de la généralisation de la révolte ou des émeutes, et qui porte dans sa négation déjà le début d'un nouveau monde, ou au moins, devrait le porter en soi. C'est surtout la présence d'une telle tension utopique qui offre quelque point d'appui contre le retour à la normalité et la restauration des rôles sociaux après la grande fête de la destruction. Qu'il soit donc clair que l'insurrection n'est pas une affaire uniquement des anarchistes, même si notre contribution, notre préparation, nos perspectives insurrectionnelles sont sans le moindre doute importantes et deviendront, dans l'avenir, peut-être même décisives pour pousser le déchainement de la négation dans une direction libératrice. Dans un monde qui devient chaque jour plus instable, ces questions difficiles devraient justement retourner sur l'avant-plan, y renoncer à priori en s'enfermant dans un quelconque ghetto identitaire et en entretenant l'illusion de développer « de la force » à travers des sigles collectifs et « l'unification » des anarchistes prêts à attaquer, devient alors irrémédiablement la négation de toute perspective insurrectionnelle.